

État du programme au 21 juin 2009

Donner lieu au monde : la poétique de l'habiter

Colloque international
Cerisy-la-Salle, 10-17 septembre 2009

www.ccic-cerisy.asso.fr

info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr

Organisateurs : Augustin Berque, directeur d'études à l'EHESS ; Philippe Bonnin, directeur de recherches au CNRS ; Alessia De Biase, maître-assistante à l'ENSA de Paris-Belleville.

Résumé de l'argument – Cette rencontre clôt un programme-cadre de recherches coopératives internationales, « L'habitat insoutenable / Unsustainability in human settlements », qui, outre un séminaire pluriannuel à l'École des hautes études en sciences sociales, a déjà donné lieu à deux colloques internationaux à Cerisy-la-Salle : « Les trois sources de la ville-campagne » (2004) et « L'habiter dans sa poétique première » (2006), suivis de deux ouvrages collectifs : *La Ville insoutenable* (Belin, 2006) et *L'Habiter dans sa poétique première* (Donner lieu, 2008). L'idée directrice du programme est une critique de la conception mécaniciste qui sous-tend l'évolution actuelle de l'habitat dans les pays riches (et peu à peu dans le reste du monde), évolution insoutenable sur le long terme tant du point de vue de l'écologie (empreinte écologique démesurée) que de l'éthique (inégalités croissantes) et de l'esthétique (ravage du paysage). À l'inverse de ce mécanicisme, il s'agit, à la suite de l'intuition fameuse de Hölderlin, d'élucider la poétique inhérente à l'acte même d'habiter humainement sur la Terre, tout en dégagant des perspectives concrètes pour l'architecture, l'urbanisme et l'aménagement du territoire. Ce troisième et dernier colloque est conçu à la fois comme une rétrospective sur l'ensemble du programme et comme une définition de ces nouvelles perspectives.

Plan : I. Argument du colloque, p. 1 ; II. Programme des huit journées et résumés des communications, p. 4 ; III. Liste alphabétique et coordonnées des participants, p. 9.

*

I. Argument du colloque

I. Ce projet de colloque entend clore un séminaire collectif pluriannuel qui s'est tenu à l'EHESS depuis l'automne 2001, en liaison avec un programme-cadre de recherche coopérative internationale intitulé « L'habitat insoutenable / Unsustainability in human settlements » (2001-2010). Ce séminaire a été jalonné par deux colloques à Cerisy-la-Salle, « Les trois sources de la ville-campagne » (été 2004) et « L'habiter dans sa poétique première » (été 2006). Les actes du premier colloque ont été publiés sous le titre *La Ville insoutenable* (Belin, 2006), sous la direction d'A. Berque, Ph. Bonnin et C. Ghorra-Gobin. Les actes du second colloque, sous la direction d'A. Berque, Ph. Bonnin et A. de Biase, viennent de sortir (Editions Donner lieu, 2008). Dans le même programme-cadre a par ailleurs été publié, au Japon, *Nihon no sumai ni okeru fūdōsei to jizokusei* (*Médiance et soutenabilité dans l'habitation japonaise*, Nichibunken, 2007), sous la direction d'A. Berque, et a corrélativement été organisé le colloque euro-japonais *Être vers la vie / Sei e no sonzai* (Cerisy-la-Salle, 23-30 août 2008), actes à paraître en 2009 à la Maison franco-japonaise dans un numéro spécial de la revue *Ebisu*.

II. Alors que *La Ville insoutenable* insistait sur l'évidente impasse écologique que représente l'urbain diffus contemporain, considéré sous l'angle historique d'une généalogie des motivations qui ont conduit les sociétés urbaines des pays riches (Europe, Japon, Amérique du Nord) à idéaliser un habitat de type rural, *L'Habiter dans sa poétique première* entendait saisir dans sa source la poétique à l'œuvre dans toutes les dimensions de l'existence humaine, autrement dit le poème du monde selon l'expression antique : cela en quoi l'œuvre humaine, déployant la Terre en monde, devient écoumène, la demeure de notre être : *oikoumenê gé*, la Terre habitée. À l'opposé de l'impasse envisagée par le premier colloque, il s'agissait de saisir l'être-sur-la-Terre à son ouverture.

III. Cette ouverture même a conduit le second colloque à traiter de sujets finalement fort divers, certes avec une dominante en architecture, mais touchant non moins à la temporalité qu'à la

spatialité, à la corporéité qu'à la parole poétique, et jusqu'au *géocide* selon l'expression de Michel Deguy. Indispensable à cette étape de la recherche collective, ce déploiement de la problématique nécessite à présent de conclure en ramassant, sous cet éclairage plus ample, les questions qui se sont succédé à partir de l'interrogation première : au-delà de notre « habitat insoutenable », comment l'humanité pourra-t-elle demain encore habiter la Terre ?

IV. Ce en quoi il s'agit d'une poétique, c'est que cette perspective ne peut pas s'ouvrir par déduction à partir des recettes présentes ; il faut qu'il y ait création, c'est-à-dire *poïétique* d'un monde autre que le monde actuel, car c'est celui-là même qui est insoutenable. Cela au triple sens qu'il n'est pas viable écologiquement, qu'il est injustifiable moralement – car de plus en plus inégalitaire –, et qu'il est inacceptable esthétiquement, car il « tue le paysage » (*shafengjing* selon l'expression du poète Li Shangyin, 813-859). C'est donc dans une triple réarticulation du Vrai (ici l'adéquation de notre mode de vie aux capacités de la Terre), du Bien et du Beau que nous aurons à déployer ce nouveau poème du monde, au-delà de la modernité qui l'a fait taire en disjoignant les champs respectifs de la technoscience, de l'éthique et de l'esthétique. En effet, comme déjà l'avait posé le *Timée*, « le Monde » (*ho Kosmos*), pour être tel, doit être « un » (*heis*), et à la fois « très grand, très bon, très beau et très accompli ». Alors, aujourd'hui, comment donner lieu à cette cosmicité ?

V. Donner lieu au monde, c'est d'abord le dire ; et c'est en cela que devra nous guider ce « diseur » qu'est le poète, *Dichter*, à travers les vers célèbres de Hölderlin :

<i>Voll Verdienst, doch dichterisch wohnt</i>	Plein de mérites, mais poétiquement habite
<i>Der Mensch auf dieser Erde</i>	L'humain sur cette Terre.

De ces deux vers, l'on ne retient le plus souvent que l'idée d'« habiter en poète », parce que cette expression est en elle-même d'une grande poésie. De ce fait, on oublie qu'il y a là au moins, par ailleurs, deux autres grandes idées : d'abord, ce qui est assez clair, celle d'habiter *sur cette Terre*, ce qui introduit nécessairement la dimension écouménale ; et d'autre part, ce qui est moins évident, l'opposition qu'incarne la conjonction « *doch* ». Certes l'humain habite en poète, *mais* cela bien qu'il soit « plein de mérites ». Qu'est-ce que cela veut dire ? On glosa volontiers ce *voll Verdienst* comme représentant l'œuvre civilisatrice de l'humanité, notamment sous l'angle technique. Bâtir des villes, par exemple. Le « *mais* » signifierait alors, dans ces deux vers, la complémentarité oppositionnelle des systèmes techniques et des systèmes symboliques propres à l'humanité.

VI. Si une telle interprétation se justifie, elle rejoint alors très directement la problématique de l'habitat insoutenable, et en particulier l'insoutenable disjonction des trois champs majeurs de l'axiologique humaine : le Bien, le Beau et le Vrai. C'est en effet le déploiement exponentiel de la technoscience qui dérègle l'articulation traditionnelle de ces trois champs, et ce faisant *décosmise* notre monde, c'est-à-dire le prive de l'unité qui justement est nécessaire à un monde (Heidegger parle quant à lui de « démondanisation », *Entweltlichung*). Qui plus est, cette acosmie sape de l'intérieur la technoscience elle-même, aujourd'hui détentrice du Vrai ; ce qui rend incompatibles les deux principaux versants de nos systèmes techniques à l'heure actuelle : celui qui réfère au monde lui-même (l'angle économique), et celui qui réfère à la Terre (l'angle écologique) ; sans parler, bien sûr, des vérités héritées de nos systèmes symboliques (les intégrismes religieux, en particulier). Ainsi, alors que l'écologie nous dit que notre mode de vie mène à la catastrophe, l'économie nous dit que nous devons accélérer selon le même cap. Un exemple récent : la grossière incompatibilité des recommandations concomitantes de la Commission Attali (l'économie) et du Grenelle de l'Environnement (l'écologie).

VII. Raviver le poème du monde sera donc, avant tout, de dire ce que notre monde a tu, et qu'il forclôt de plus belle. Un exemple privilégié de ces forclusions, dont l'incidence est directe sur l'habitat insoutenable : la rente foncière. Tous les économistes savent que cette rente est, de loin, la plus lourde de toutes. Elle ponctionne l'économie française par centaines de milliards chaque année, retentissant plus ou moins directement sur tous les prix et bien sûr, avant tout, sur le coût du logement. Elle est ainsi largement responsable de l'étalement urbain, des relégations qui l'accompagnent, des problèmes sociaux qui en résultent, du mitage des campagnes, du tue-paysage et, globalement, de l'insoutenabilité de l'urbain diffus. Or si ce qu'un Alain Lipietz

qualifia jadis de « tribut foncier urbain » n'est jamais mentionné qu'à la sauvette, au détour d'une analyse sur les émeutes dans les « quartiers », c'est bien parce cette rente est l'un des piliers de notre monde, et qu'il n'est donc pas question d'y toucher. Alors forclisons ! et d'autant plus que cette forclusion est l'une de celles qui font courir notre monde à la catastrophe...

VIII. On n'énumérera pas ici les forclusions de ce genre – comme Hilbert put, en 1900, énumérer dix problèmes à résoudre par les mathématiques au cours du XX^e siècle –, justement parce que n'étant pas dites, on ne peut pas les dire à l'avance : tu es par définition, elles ne sont pas de notoriété publique. Il faudra donc un travail particulier pour dire au moins certaines d'entre elles, et c'est justement ce travail qui est attendu de la préparation du colloque. C'est que le poème du monde, comme le premier poète paysager, Xie Lingyun (385-443), l'écrivit de la beauté du paysage, est « chose obscure avant qu'on la dise » (*shi mei jing shei bian*)... Tout au plus pouvons-nous tracer à l'avance les grands repères de cette maïeutique, non pas définir les questions qu'elle engendrera.

IX. Le repère fondamental est ce que Heidegger, dans *L'Origine de l'œuvre d'art*, a appelé un « litige » (*Streit*) entre la Terre et le monde. Plutôt que de commenter pour elle-même cette formule énigmatique, on s'en inspirera pour éclairer la contradiction croissante qui s'est instaurée entre notre mode d'habiter (notre monde) et la biocapacité de la Terre. Pour ce faire, on s'appliquera moins à détailler notre empreinte écologique (question aujourd'hui banale), qu'à examiner plutôt ce *Streit* dans l'articulation réciproque des trois champs de l'axiologique humaine : le Bien, le Beau, le Vrai, en cherchant des pistes pour remédier à l'acosmie qui découle de ses manques. Réarticuler ces trois champs serait à coup sûr la marque de la cosmicité d'un monde nouveau. Très concrètement, par exemple : en partant de la crise des banlieues, que pourrait être un urbanisme réconciliant le Bien, le Beau et le Vrai ?

X. Si l'on focalise la question de l'éclatement du Vrai sur la divergence entre orthodoxie économique et orthodoxie écologique, quelles sont, en matière d'habitat, les voies qui recosmiseront la technoscience ? Et par exemple, cesser de forclure la question de la rente foncière permettrait-il une telle recosmisation ? Questions corrélatives : la justice sociale est-elle plus ou moins viable écologiquement que l'injustice ? La laideur des paysages n'aurait-elle pas un coût, tant pour l'écologie que pour l'économie, et ne serait-elle pas aussi un problème moral ? Etc.

XI. Une tâche nécessaire sera de scruter, une à une, les questions qui se sont définies au cours des deux précédents colloques, à la lumière de cette interrogation générale sur la possibilité de donner lieu à la cosmicité d'un monde. Comment chacune de ces questions se place-t-elle sous un tel éclairage ? Et celui-ci permettrait-il, justement, de les cosmiser – de les unifier – en un véritable monde ? Entre toutes, la question du *lien*, qui s'est posée à plusieurs reprises et selon différentes approches en 2006, n'implique-t-elle pas aujourd'hui, au delà des considérations théoriques, des options qui aient le sens d'un monde, c'est-à-dire claires et délibérées, dans le traitement de l'habitat insoutenable ?

XII. On voit que ce projet de colloque tente de faire la synthèse entre les considérations théoriques et pratiques, philosophiques et urbanistiques, techniciennes et poéticiennes, qui se sont côtoyées plutôt que combinées au cours des premières étapes de cette recherche collective. Cette option exige un retour scrupuleux sur ces premières étapes, tout autant que de sonder certaines pistes encore indéfinies au stade actuel. Ce travail à double sens – autocritique et prospectif à la fois – sera justement la matière des deux années de séminaire qui nous séparent encore du colloque de l'été 2009, et plus particulièrement celle du séminaire de 2008-2009, qui précédera immédiatement le colloque. De ce double travail dépendra le choix des participants du colloque, dans lequel se rencontreront certains des protagonistes des précédents séminaires, et d'autres chercheurs dont la collaboration apparaîtra d'ici là souhaitable pour traiter des questions nouvelles qui ne manqueront pas d'en jaillir.

II. Programme des huit journées

Chaque journée comporte deux sessions en matinée (I et II), deux dans l'après-midi (III et IV), et éventuellement une en soirée (V).

Jeudi 10 septembre

V Présentations

Vendredi 11 septembre

I Jacques Pezeu-Massabuau : **Nommer la poétique du monde** – Chaque société habite le monde en le nommant, et en nommant sa dimensions esthétique : chacune s'est créé un vocabulaire du beau, fondé sur les formes de sa sensibilité, sur le stock de termes dont elle dispose, sur les caractéristiques des œuvres et objets de son art, sur des jugements esthétiques émis par elle ou sur elle. Ce vocabulaire a nécessairement une dimension diachronique, et n'a cessé d'évoluer, de se reconstruire sur lui-même. De ce fait, il est à chaque instant le palimpseste d'une sensibilité nationale. Il dénote une attitude mentale caractéristique, et une forme déterminée de la conscience de soi. Il séduit et fascine: chaque peuple y scrute inlassablement sa propre sensibilité. Par là c'est aussi un outil de cohésion sociale, utilisé simultanément à se distinguer des autres cultures, jusqu'à s'altérer parfois en l'illusion d'une exceptionnalité. Des sociétés voisines voient un même terme dériver vers des images progressivement divergentes, jusqu'à ce que chaque peuple soit une "île", où il entretient et cultive jalousement son "beau".

II Chris Younès : **Habiter le monde comme résistance à l'immonde** – L'opposition entre le monde et l'immonde met en évidence la bipolarité à laquelle le genre humain est confronté et que les Grecs anciens ont représenté à travers les notions de *kosmos* et de *chaos*. Ordre et désordre, beauté et laideur, vrai et faux, bien et mal, vivable et invivable sont des catégories anthropologiques duelles qui amènent à penser l'habiter comme une résistance à l'immonde qui le menace. Cette assertion sera examinée à partir de la lecture de deux auteurs majeurs de la littérature contemporaine, exprimant la tension ontologique entre épuisement et ouverture des possibles. S. Beckett a montré que l'homme n'habite plus le monde devenu pour lui une prison. Ainsi, dans la pièce « Quad », des personnages désœuvrés sont condamnés à se déplacer dans un espace fermé en s'évitant les uns les autres. Il s'agit d'une vie d'errance sans horizon ; d'un espace inhabitable. En revanche, J-M-G. Le Clézio décrit des formes d'existence régénératrices dans lesquelles les hommes vivent en communion poétique avec la nature, c'est-à-dire reliés par mille liens à un monde non perverti par la course effrénée vers le profit. La résistance créatrice qui structure l'œuvre de cet écrivain prend une double forme : appel à la destruction des espaces immondes de misère et de détresse, produits par un Occident qui a mécanisé et exploité les corps et les cités, mais aussi quête d'ouverture salvatrice sur une autre façon d'habiter la terre.

III Philippe Nys : **De l'abîme béant au ciel étoilé** – La question de l'ornement est récurrente et structurante d'un triple point de vue : anthropologique, esthétique et technique. Tout à la fois point d'ancrage et mobilité, l'ornement permet d'explicitier la plasticité de la tradition « occidentale » dans ses principaux moments, historiques et structuraux, d'un point de vue esthétique général ainsi que dans certains de ses aspects du point de vue de l'histoire de l'art, notamment la théorie de la *mimèsis*, de l'*ut pictura poesis*, la question du *paragone*, le statut des arts décoratifs, les modernités du XXème siècle, le minimalisme, l'abstraction... Revisités, ces cadres permettent de mettre le doigt sur un certain nombre d'enjeux propres à notre contemporanéité.

IV Philippe Bonnin : **La poétique bachelardienne : une anthropologie de l'habiter ?** – Dès la parution de la « Poétique de l'espace » (1957), la gent architecturale s'est emparé de ce puissant étendard : il réaffirmait cette dimension du poétique qui manquait à un art de bâtir risquant alors d'être réduit à un machinisme moderniste. L'ouvrage était peut-être lu, en tout cas cité avec systématisme, ses titres et concepts repris abondamment dans le discours, dans l'art de dire. Mais qu'en fut-il dans l'art de faire ? Ces concepts rencontraient-ils l'*usage* réel (Pinson 1990), modeste, ordinaire, quotidien de l'espace et de la maison, celui qu'une anthropologie des *Pavillonnaires*, sous l'influence de Lefebvre (1966), décrirait

une décennie plus tard, et qui paraît avoir plus certainement fécondé la réflexion et contribué à renouveler le regard.

V Francine Adam : **Les pieds sur terre** – Les pieds sur terre, c'est une histoire de pas, de marcheurs et de sentiers. Gracq, Giono, Thoreau, Nietzsche, Rimbaud : on connaît tous ces marcheurs célèbres qui ont fait jaillir paroles sérieuses, merveilleuses, lumineuses à force d'inspiration venue pas à pas. Marcher et créer, marcher et solutionner aussi. Au cœur de Paris ou dans le bush australien, les commissaires Jean-Baptiste Adamsberg (Fred Vargas) et Napoléon Bonaparte, dit Bony (Arthur Upfield), ont ce besoin absolu de marcher pour réfléchir, se concentrer sur la trame et la traque afin de résoudre énigmes et problèmes. J'ai idée de prendre la mesure des choses à l'échelle du corps en mouvement : donner lieu au monde des pieds à la tête ! Et pour demain ? J'aime me projeter, avec les autres, dans cette boîte de nuit de Rotterdam où les pieds des danseurs activent les lumières au sol. Espoir poétique et écologique. Et si en bougeant, les corps faisaient naître de leur énergie, humaine et aussi animale, la clarté et la chaleur de nos milieux ? Si la machine, au lieu d'être uniquement extérieure, était aussi en nous ? Marcher plus pour habiter mieux ! Électriser ensemble la terre et les lieux !

Samedi 12 septembre

I Jean-Jacques Wunenburger : **Chemins vers un réenchantement du séjour sur terre : "la chair du monde" chez Merleau-Ponty, le "quadriparti" chez Heidegger et la "cosmo-analyse" chez Bachelard** – Le réenchantement du monde, de notre manière de l'habiter et de l'aménager, trouve des racines dans la philosophie du 20ème siècle. Ecologie et développement durable, par exemple, puisent dans une nouvelle réflexion éthique qui dépasse la morale classique des obligations. Toutes ces démarches font appel à une critique des catégories philosophiques du sujet et de l'objet, du Moi et du monde, du dedans et du dehors, etc. Dans le sillage de la phénoménologie plusieurs philosophes ont mis en place les conditions d'une nouvelle expérience de notre rapport au monde. Perception sauvage chez Merleau-Ponty, poétique onirique chez Bachelard, pensée méditante chez Heidegger, ouvrent ainsi des perspectives dont nous n'avons pas encore pleinement mesuré la portée et la nouveauté.

II Pierluigi Crosta : **Politiques urbaines, ou le sens de l'agir au pluriel** - Les politiques urbaines sont "politiques" en plusieurs sens. D'abord, il s'agit d'actions qui connectent des gens, des lieux et des effets d'ordre. Si le choix du sens à donner aux connexions envisagées est fait par tous ceux qui habitent un territoire, on a de quoi faire avec des "politiques". S'interroger sur les politiques urbaines nous amènerait, pourtant, à mettre en question l'état des relations politiques d'une démocratie. Au sujet des politiques urbaines, on a tendance à se poser la question de leur efficacité (est-ce qu'elles produisent les effets qu'on en attend?) et à survoler la question: effets attendus par qui, et pourquoi? Le modèle d'action le plus souvent employé dans l'analyse des politiques urbaines tend à immuniser les politiques contre le risque d'aborder la question de la production de sens (sens par qui/pour qui?). Il s'agit d'un modèle diadique, qui sépare dès le début, les acteurs inter-agissant, les caractérisant en acteurs ayant ou n'ayant pas le pouvoir de prendre des décisions. Ceux à qui n'est pas reconnu le droit de faire partie du groupe de décideurs d'une politique n'auraient, du même fait, pas la possibilité d'en évaluer le sens. Ils peuvent seulement, éventuellement, faire opposition à l'action d'autrui, en rejetant, ainsi, le sens. Le conflit comme incident d'un parcours (le souci de l'efficacité ...), et non pas considéré comme procès générateur de sens divers (le souci des diversités ...). Autrement dit, je me propose d'interroger le sens (qui est "politique") des politiques urbaines à partir des propositions suivantes: 1) Il faut distinguer entre *sensegiving* (donner un sens à) et *sensemaking* (faire sens ou le produire); 2) considérer les implications du slogan : le territoire, c'est l'usage qu'on en fait. Autrement dit : tout usager est un *sensemaker* ; 3) Les conflits (il y en a plusieurs formes ...) sont des pratiques de construction de sens, en les constituant dans leur diversité; 4) En conclusion, les concept d'action collective et d'agir pluriel renvoient à des perspectives de recherche assez différentes, qu'on devrait explorer davantage.

III Maurice Sauzet : **Émotion et présence aux lieux** – L'émotion est l'expression d'une sortie hors de soi-même. Le choc émotionnel que l'on commente surtout dans les cas graves existe aussi dans le cas plus bénin de la surprise. La sortie hors de soi, ou émotion profonde, n'est effective que si l'on est corporellement en soi. La conscience d'être prend alors la dimension qu'on accorde au « da sein ». Le monde apparaît « tel qu'il est, avant tout retour sur nous-mêmes » égalant « la réflexion à la vie irréfléchie

de la conscience » (1) ou attitude de l'explorateur. Cette réduction implique un arrachement à l'évasion intellectuelle, à la routine du quotidien. Elle prend toute son ampleur quand on est vraiment présent aux lieux. La conformation de l'espace peut permettre par une certaine agression contrôlée cette intégration corporelle à soi-même. Dans un monde qui tend à l'immonde, l'architecture et l'urbanisme peuvent être les outils actifs de ces instants. C'est cette mise en place des objets de notre quotidien que je tenterai d'illustrer. [1] Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*. Avant-propos, Gallimard, 1945.

IV Augustin Berque : **Poétique naturelle, poétique humaine** – Le « poème du monde » ne saurait être accaparé par la seule espèce humaine, car trop d'analogies montrent que les comportements culturels ont leurs racines dans le vivant. Pourtant, il existe un saut entre les systèmes techno-symboliques proprement humains et les systèmes écologiques que nous partageons avec le reste du monde vivant ; à savoir la capacité (dans une certaine mesure) de s'affranchir de l'étendue et de la durée par la représentation. Les lieux du monde humain ne sont donc pas seulement, et sont de moins en moins, les lieux du monde vivant, bien qu'ils y restent nécessairement fondés par notre chair. On s'interrogera ici sur cette frontière poreuse qui sépare les mondes de l'écoumène (la Terre habitée humainement) des mondes de la biosphère (la Terre habitée par la vie).

V. Projection d'un film de Pascale Weber et Jean Delsaux : **Le Puy-en-Velay, Ville de Mémoire, Ville de Pouvoir**. Synopsis: Contribution en images à une réflexion collective sur le thème de "Territoire et Patrimoine, lieux de mémoire, lieux de pouvoir" Ce document vidéo confronte les propos que nous avons recueillis auprès de l'ancien et du nouveau (Laurent Wauquiez) maires du Puy, de l'ancien Président de la Communauté d'Agglomération, responsable de la réhabilitation par Willmotte de l'Hôtel-Dieu, projet soutenu par Julia Kristeva, de l'Evêque du Puy, de la restauratrice des fresques etc, avec des images recueillies dans la ville haute principalement. Ce travail aborde les problématiques du vivre en ville ancienne, de la restauration, des espaces et équipements publics, de la confrontation pouvoir religieux, pouvoir républicain, sur le plan de l'occupation des territoires, de la voiture en ville haute, des loisirs et festivités, religieux et laïcs. Patrimoine historique et religieux : conservation ou conservatisme? Cohabitation avec la vie profane ou radiation de l'Agora? Nous n'avons pas souhaité apporter des réponses normatives mais tenté, en regard des propos retenus, de laisser transparaître les modes d'existence des différents espaces.

Dimanche 13 septembre

I Gilles Tiberghien : **La république des rêves** – À travers les récits antiques, les fictions littéraires, les relations de voyages où se mêlent l'imaginaire et le réel, enfin les productions cartographiques d'artistes on décrira une certaine manière poétique, délibérée ou non, d'habiter notre monde.

II Michel Agier : **Je me suis réfugié là ! Installations précaires sans asile** – Dans ce moment sombre de l'histoire du « repeuplement de la planète », les politiques gouvernementales des pays riches produisent la fin de l'asile et remplacent l'hospitalité par l'hostilité ; des lieux de survie, de cachette, d'invasions clandestines, deviennent une partie des formes d'habitat. La réflexion sur la création de nouveaux refuges par les migrants sera proposée à travers deux moments spécifiques du parcours migratoire : le transit et l'installation. À ces deux phases correspondent deux modalités différentes de formation d'un habitat. Si les refuges qui se créent aux frontières sont des lieux stables pour des voyageurs instables, qui transitent là pour des périodes de temps déterminés, ceux qui naissent dans la phase d'installation des migrants, fruits d'une quasi-absence du système d'accueil, deviennent souvent la cristallisation de la précarité.

(après-midi libre)

Lundi 14 septembre

I Alice Sotgia et Giovanni Caudo : **L'utopie du lieu** – À partir des derniers travaux de Giovanni Ferraro, qui cherchent à pénétrer, de manière approfondie et originale, les concepts de lieu et de communauté, cette communication se propose d'explorer l'importance de ces thèmes par rapport à la description et à l'interprétation de la ville contemporaine. Cette importance nous semble évidente, et profondément actuelle, surtout si elle est lue en relation à cette difficulté que l'urbanisme exprime,

désormais depuis longtemps, de décrire la réalité d'aujourd'hui comme constituée de problèmes qui pourraient être résolus rationnellement. C'est des difficultés de l'urbanisme à re-connaître la ville contemporaine, que naît l'exigence d'expérimenter un nouveau type de regard qui soit narratif plutôt qu'analytique, attentif aux aspects relationnels et processuels des lieux ; aux relations de continuité et discontinuité ; aux déchets de la ville moderne comme *waste*, le gaspillage et le potentiel.

II Ferdinando Fava : **Poétique des banlieues** – Les quartiers « maudits » des nos villes globalisées, si vus « du haut et du dehors », ne seraient que la figure urbaine de la disjonction entre le Vrai, le Bien et le Beau. Vus « du dedans et du bas », ils laissent apparaître, dans l'invention de l'habiter même, une initiative individuelle, qui cherche sans cesse soi-même. Souvent forclosée dans les savoirs spécialisés sur l'habiter et la culture des politiques urbaines, elle témoigne, au contraire, de l'effort continu de renouer les liens, même si faibles et instables, de l'axiologie « première ». A partir d'une enquête ethnologique de longue durée dans le quartier Zen de Palerme (Sicile, Italie), seront explorés les rapports entre la poétique comme catégorie littéraire et les pratiques quotidiennes de l'habiter, mise en scène et poétique, là même où les murs abandonnés, les ordures aux bord des rues et les rapports de subordination sont la Terre déployée en monde.

III Murielle Hladik : **Habiter le temps, ou la poétique des ruines** – Quels sont les rapports entre le temps et l'architecture ? Certaines valeurs spécifiques se dégagent à l'intérieur des ruines : la transparence, l'ouverture de nouveaux horizons, la régénération de la flore, la contemplation du passage du temps. Ou : comment « habiter le temps » ? Si la « poétique des ruines » a traversé l'Occident de Volney à Diderot, jusqu'aux ruines de la post-modernité, qu'en est-il de ce versant noir de la « poétique de l'habiter » au Japon ? Nous voudrions montrer ici tout un pan oublié — une *face cachée* — de « l'habiter » qui nous renverra à la fois vers la littérature, la peinture, la poésie, l'architecture et, plus fondamentalement, vers la philosophie.

IV Alessia De Biase : **Pour une poétique du « faire avec »** – Le Mouvement Moderne a créé de "petits monstres" dans nos banlieues dont il faut désormais sérieusement s'occuper. Cependant, il a représenté l'un des derniers moments où une réelle expérimentation d'autres façons d'être dans l'espace a été conduite et réalisée, au moins en France. Ceci personne – même le plus antimoderniste – ne pourra le nier. Au-delà des jugements personnels et des positions idéologiques, qui ne font certainement plus progresser la manière de penser la ville, aujourd'hui nous sommes orphelins d'un criticisme qui conduisit à une certaine expérimentation, et pas seulement à des positions théoriques stériles. Dans ce sens est-il possible, aujourd'hui, encore se dire anti-modernistes ? Être contre le Mouvement Moderne n'est sincèrement pas, aujourd'hui, une réelle prise de position, c'est une manière d'esquiver notre véritable problème : quelle idée d'espace projetons-nous aujourd'hui pour nos banlieues ? Est-il possible, par exemple, de s'affranchir d'une posture manichéenne comme celle qui argumente en faveur de la démolition ? Est-il encore possible analyser les espaces modernes à travers des catégories essentiellement liées à la ville ancienne et proposer cette dernière comme seule panacée pour « sauver » la Banlieue ? Pourquoi laisser qu'un sentiment comme la nostalgie puisse coloniser autant notre imaginaire urbain (cf Cerisy 2006), jusqu'à nous empêcher de trouver d'autres modèles ? Est-il possible, en revanche, de « faire avec » ce qu'on a, et d'inventer une forme de bricolage urbain, où les pièces à rapiécer sont les tours et les barres modernistes de nos cités ?

V Patrick Marcolini : **Payser le monde. Des situationnistes aux courants anti-industriels, recherche politique d'une poétique de l'habiter** – Le mouvement situationniste, apparu à l'orée des années 1950, avait placé au cœur de ses préoccupations la dérive, comme technique de déplacement sans but fondée sur l'influence du décor, et la psychogéographie, comme étude des effets exercés par le milieu urbain sur les états d'âme et les dispositions affectives des individus. Il s'agissait alors d'ouvrir à la création libre le champ du comportement et des situations de la vie quotidienne, et de rassembler les moyens de construire une vie intégralement poétique. Toutefois, plus de cinquante ans ont passé, et la poésie des villes et de l'errance semble avoir épuisé ses charmes pour beaucoup de ceux qui s'inscrivent aujourd'hui dans la lignée de l'Internationale Situationniste, tout en faisant désormais porter leur critique sur la société industrielle (et non plus seulement sur le capitalisme ou l'Etat). Dans les essais de Jaime Semprun, René Riesel ou Miguel Amorós, dans les livres de l'Encyclopédie des Nuisances en général, mais aussi, par exemple, dans le travail de Joël et Nadine Cornuault autour d'Elisée Reclus, de John Burroughs et des romantiques allemands, la défense de la nature, de la campagne et de la paysannerie est passée au premier plan ; et les initiatives qui se développent dans le sillage des courants critiques de la société

industrielle (retour à la terre, jardins collectifs, occupation et reconstruction de bâtiments désaffectés, essais d'agriculture alternative, etc.), si elles développent effectivement le sentiment géographique qui est toujours resté présent au sein de l'I.S., semblent désormais relever plutôt d'une recherche du sol, de l'installation, de l'ancrage, en bref du payement – au plus loin de l'apologie du dépaysement, du voyage, de la fuite, et parfois même de l'exil, portée classiquement par les situationnistes, et dans leur sillage, par les mouvements d'extrême gauche des années 1970. Cela ne signifie pas pour autant que la poésie ait été abandonnée au profit de l'activisme politique ou du prosaïsme de la vie ordinaire. Il semblerait plutôt qu'une nouvelle poétique se mette en place à l'usage de ceux qui cherchent à dépasser le système techno-industriel et à construire autre chose ; une poétique de l'habiter basée d'un côté sur la constitution d'espaces de résistance, d'abris ou de niches dans une société promise au chaos, et de l'autre sur la recherche d'un enracinement et d'un déploiement, à la fois vers ce qui est profond et vers ce qui est élevé. C'est cette poétique que nous voudrions ici déplier, pour montrer en quoi elle offre des ressources sensibles et imaginaires pour penser et transformer un monde devenu insoutenable.

Mardi 15 septembre

I **Martine Bouchier : Visiter la crise** – Les artistes ont largement manifesté leur hostilité à un monde qui leur était « insoutenable » en se tournant contre la société. Les plus sensibles d'entre eux aux événements de leur époque se sont attachés à redéfinir, à travers une réflexion intellectuelle souvent très intense (art conceptuel, art-critique, art et information, art et technologies), les paramètres d'un art plus engagé dans le réel et tenté d'exercer leurs compétences « théoriques » dans les nombreux domaines où se construit la société contemporaine. Cette disponibilité au monde a déplacé leur (regard) critique vers des zones encore indéfinies situées en marge des catégories esthétiques traditionnelles qu'ils n'ont eu de cesse de vouloir faire reconnaître comme de nouvelles dimensions de l'art. N'est-ce pas dans ces pratiques et dans leurs effets que nous pouvons voir se redessiner les contours d'un monde plus soutenable ? Il s'agira de comprendre le rôle analytique de ces œuvres en relisant les écrits sur la crise (de l'art, de la culture, de l'esthétique) et en regardant les productions de quelques artistes clés de l'après-guerre non comme des produits agressifs ou dangereux pour l'ordre et les valeurs mais comme « des objets que chaque civilisation laisse derrière elle comme la quintessence et le témoignage durable de l'esprit qui l'anime » (Hannah Arendt, « La crise de la culture », 1954).

II **Henry Torgue : Cris et murmures du lieu** – Que nous apprend le sonore sur l'esprit du lieu ? Loin de n'être qu'un résidu audible des mouvements et des activités, le monde des sons est l'espace sensible majeur des affects et des émotions qui colorent nos relations au monde. Nos territoires se définissent aussi par l'emprise acoustique dont nous les marquons et par l'identité sonore qu'ils nous font subir ou dans laquelle ils nous protègent. Comment se définissent aujourd'hui les identités sonores des lieux, entre la tendance vers un uniforme urbain marqué par la prégnance des transports – toutes les villes "sonnent" à l'identique - et le désir de plus en plus affirmé de sauvegarder des paysages sonores patrimoniaux ou créatifs, îlots de singularité et de référence. Quelle est la part individuelle de cette écologie du sonore ? Nous sommes à la fois des oreilles passives et des faiseurs de bruits. Donner lieu procède alors d'un double mouvement : se mettre à l'écoute du monde et moduler sa propre partition sonore dans l'orchestre commun. Entre cacophonie et harmonie, l'habiter joue sa qualité au quotidien.

III **Isabelle Favre : L'argent, le paysage, la vie** – « Si l'homme effectuait son travail comme la fleur s'épanouit et comme l'oiseau chante, aucune valeur rémunérable ne s'y attacherait », nous dit Georg Simmel après avoir souligné la double signification du mot 'Verdienst', évoquée à plusieurs reprises dans son *Philosophie de l'Argent* (1900). Ce 'Verdienst' qui exprime « tant le profit économique externe de notre action » (gain en argent) « que son bénéfice moral interne » (mérite) ne se retrouve pas dans ce que Simmel appelle l'« *unearned profit* de la rente foncière ». A ce « phénomène pervers », on opposera la création de valeur, par laquelle « en cultivant les choses, nous nous cultivons à notre tour », en interaction avec la nature. Ce processus (« von uns ausgehende und in uns zurückkehrende Werterhöhungsprozess ») n'est-il pas à l'œuvre dans l'expérience paysagère ? Mais là où nous percevons « tel élément ou tel autre, l'artiste, en réalité, voit et crée le paysage ». Qu'est-ce alors que voir et créer en artiste ? Rendre sensible la relation avec ce qui nous entoure, pour mieux l'habiter ? Donner lieu aux choses et aux hommes (même les plus démunis), sur cette terre ?"

IV **Paola Savoldi et Massimo Bricocoli : Faiblesse des outils, force des lieux** – Les outils de l'urbanisme, y compris le projet de l'architecture, comme techniques de modification de la 'terre' ? Le pouvoir de tels outils nous paraît évident, les implications normatives de plus en plus denses. Ces outils

démontrent à l'épreuve des faits une double vocation: d'un côté leur force en termes de conditions et limitations à l'action et au déploiement du projet, et de l'autre côté leur faiblesse en tant qu'éléments entre autres qui participent au tableau vivant des sociétés et des lieux qu'elles habitent. Nous soulignons quelques contradictions : force et faiblesse comme caractères fonciers des outils, confiance presque totale dans une technique incertaine, incertaine parce que la relation outils - effets sociaux et physiques n'est jamais que causale. En ce cadre la participation représente à la fois détournement démocratique et technologie du consensus. Revenir aux lieux nous paraît donc la seule voie pour prendre en compte et mieux comprendre les contradictions que les projets contemporains impliquent.

Mercredi 16 septembre

I Domingos Pereira : **Le corps, instrument et matrice poétique de l'habité** – Le corps est le lieu de l'être. Il est lui-même déploiement et origine *poétique* de l'écoumène. Transsubstantiation cosmologique de la présence humaine faite chair ; la Terre est l'expression de cette *trajection*. Ainsi, le monde n'est pas une extériorité étrangère à *soi*. La Terre est le poème vivant de notre humanité dont la géosphère est le parchemin magnifique, *vivant* et diablement fragile. Elle est une étendue objectivement restreinte et subjectivement infinie, que le corps cette première demeure de l'être, explore. Le corps est notre *trajecteur* primordial, façonné par des millions d'années d'évolution, il est notre singulier vaisseau d'une conscience créatrice et exploratoire incarnée. De l'*Aegyptopitbèque* à l'*homo sapiens sapiens*, notre *corps médial* n'a cessé d'évoluer. Il est pris dans un processus d'empathie structurelle et structurante avec l'« étendue », marquant chaque fois plus profondément et durablement notre planète. « Le corps est la première demeure de l'être », ne veut pas dire qu'il existe une dichotomie entre un corps *demeure* et une pensée *habitante* ; car, de la plus petite particule élémentaire au génome, la moindre parcelle de notre organisme est déjà conscience du monde.

II Michel Collot : **Paysage et pensée selon la phénoménologie** – Il s'agira dans cette communication de montrer que la notion et l'expérience du paysage jouent un rôle important dans la *Phénoménologie de la perception* et, plus largement, dans la pensée de Merleau-Ponty ; et qu'en retour, celle-ci apporte un éclairage décisif sur cette notion et sur cette expérience, et nous permet d'en approfondir les enjeux philosophiques. Elle nous aide à comprendre que l'expérience sensible elle-même est une forme de pensée, qui transgresse les oppositions classiques du sensible et de l'intelligible, du visible et de l'invisible, du sujet et de l'objet, de la *res cogitans* et de la *res extensa*, du corps et de l'esprit. Si le paysage est si souvent évoqué par Merleau-Ponty, c'est parce qu'il est un lieu d'émergence de cette pensée incarnée et située, dont nous avons aujourd'hui besoin pour réapprendre à habiter le monde.

III Sabine Breuillard : **Explorer et cosmiser, dire et donner lieu** - On s'efforcera à travers les récits des explorateurs russes du Turkestan chinois et du désert de Gobi de montrer comment ils ont dit le poème du monde et habité humainement cette terre en la découvrant à la semelle de leurs souliers, inventoriant le monde, le décrivant dans toutes ses assomptions, tant minérale que botanique, animale, humaine, géographique, climatique et atmosphérique, et ainsi lui donnant lieu dans sa poétique première.

IV Pauline Couteau : **"Où j'attache mon cheval sera mon pâturage, où j'allume le feu sera ma demeure" : L'habiter nomade en Asie Centrale à la lueur de la théorie du milieu de Watsuji Tetsurô** – À partir de la notion de milieu (*fūdo*, 風土) Watsuji Tetsurô (1889-1960) définit l'existence de l'humain par sa structure temporelle et spatiale, ou plus précisément historique et médiale (*ningen sonzai no rekishiteki fūdoteki kôzô*, 人間存在の歴史的風土的構造). Cet ancrage de l'être humain dans son milieu, faisant fi de tout dualisme destructeur, donne à « penser avec », et non plus sur un objet. Il n'est donc pas question de concevoir l'environnement dans son « objectivité », mais dans la subjectivité active de l'être humain qui façonne le milieu tout en étant façonné par lui au fil des multiples histoires qui les constituent. A travers ce postulat théorique, nous souhaitons traiter plus particulièrement du milieu des nomades d'Asie centrale et a fortiori de l'habitat caractéristique qu'est la yourte, envisagé à travers ses récits fondateurs. En effet, du gratte-ciel à la yourte, quels récits soutiennent les manières d'être des humains qui y habitent ? Il ne s'agit ici en aucun cas de promouvoir la diffusion de la yourte pour pallier à l'urbain diffus, mais bien plutôt de saisir à travers cet exemple en quoi ce mode d'être se fonde sur la Terre et donne lieu à un monde riche de sens, où humain et milieu coexistent grâce à ce fil de l'histoire cosmique qui les relie.

Jeudi 17 septembre

I et II Discussion générale